

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 118 — Samedi, 7 aout 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



MGR GUIBERT, CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PARIS, DÉCÉDÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 août 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Causette, par Ninette. — Notes et impressions. — Primes du mois de juillet. — Le servage de la femme en Russie. — Le canal de Panama. — Poésie : Vers à apprendre par cœur. — Les derniers moments de l'empereur Maximilien. — Mgr Guibert, archevêque de Paris. — L'art de bien vivre. — Récréations de la famille. — Rébus — Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES : Mgr Guibert, cardinal-archevêque de Paris, décédé. — Une leçon de tricot. — Mœurs des campagnes en Russie. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



DANS notre siècle de merveilles, nous nous demandons souvent si une autre époque, plus étonnante encore par ses découvertes et ses applications scientifiques, ne viendra pas éblouir davantage nos descendants.

Cette réflexion, arrachée à notre enthousiasme et à notre admiration, est souvent entendue, mais elle est bien sage et bien raisonnée et n'est-elle pas parfois de nature à nous faire oublier que d'autres ont vécu avant nous, que des génies admirables ont devancé les nôtres et qu'il est bon d'étudier ce qu'ont fait nos devanciers avant de trop nous enorgueillir des grandes choses dont nous nous croyons les découvreurs.

Si nous avons fait de grands progrès dans les sciences depuis un siècle surtout, nous devons nous souvenir que les chercheurs, les savants, qui exhumèrent les vestiges des époques reculées, sont tous les jours saisis d'admiration en contemplant les chefs-d'œuvre qu'ils font sortir de la nuit où ils ont dormi des milliers d'années.

. Pendant que les uns s'élancent avec ardeur dans des champs qu'ils croient inexplorés et crient : "En avant," d'autres étudient le passé.

C'est à ces travailleurs infatigables qu'on doit la découverte des ruines de Troie, et c'est à l'un d'eux que la science est redevable de connaître aujourd'hui la construction, l'architecture et la décoration des palais d'Artaxercès et de Darius.

Quand nous étudions au collège l'histoire des Perses, nous semblons lire une fable, une légende, et nous n'acceptons qu'avec beaucoup d'incrédulité les récits enthousiastes que nous font les historiens, en nous décrivant les splendeurs du luxe des peuples orientaux.

Les fouilles qui viennent d'être faites nous prouvent que les anciens ne mentaient pas toujours.

L'Apadâna d'Artaxercès et de Darius était considéré à juste titre comme le plus beau et le plus complet des monuments élevés par les monarques perses.

. Darius ! que ce nom éveille de souvenirs en nous !

Darius ! le vaincu du Granique, du mont Taurus

et enfin d'Arbelles, où il perdit le plus grand empire du monde !

Ce barbare était le chef d'une nation amollie, mais dont les connaissances artistiques nous étonnent.

Les parties d'architecture et de sculpture que l'on vient de découvrir, sont des œuvres admirables. Les émaux que l'on a rapportés à Paris sont d'une conservation parfaite, et leurs couleurs ont l'éclat de ceux qui sortent du four du potier.

Ces découvertes en ont amené une autre assez étrange.

On a constaté en effet que la méthode actuelle d'intercalation, entre les remblais et leurs murs de soutènement d'une chemise de cailloux destinée à faciliter le drainage a été inventée à Suze par les ingénieurs de Darius, il y a deux mille ans !

. Les pierres ont donc leur enseignement ; elles nous disent la grandeur ou l'insignifiance des peuples qui ont disparu, elles nous apprennent à quel degré se sont élevés leurs connaissances artistiques.

Maintenant, supposons qu'un cataclisme fasse disparaître tout à coup nos villes et nos villages ; admettons que dix siècles seulement se sont écoulés et ont accumulé leur poussière sur les ruines de nos cités, quelle idée le découvreur de ces vestiges de notre peuple aurait-il de nous, et surtout des beaux-arts tels qu'ils étaient en Canada en l'an de grâce 1886 ?

Hélas ! il faut bien l'avouer, on aurait une pauvre idée de nous, et notre réputation pâlirait, je crois, à côté de celle des artistes qui ont construit et décoré les palais d'Artaxercès et de Darius.

Tout un monde de statues peuple les galeries et les salles, la faune et la flore de la Perse se retrouvent illustrées en dessins capricieux dans les frises de ces palais, toute l'histoire de toute une nation se déroule, en émaux, en modelages et en marbres divers.

Où chercherait-on, à Montréal, la statue de Maisonneuve, où Lévis, où Montcalm, où nos bienfaiteurs, nos prélats, nos guerriers, nos historiens, nos hommes de lettres, où tous ces hommes qui font notre force, par leur souvenir, et qui sont notre gloire par leurs œuvres ?

. Qu'un étranger vienne nous demander où est le monument du premier évêque de Montréal, de Mgr Lartigue, mort il y a quarante-six ans, que répondrez-vous !

Montrez-lui la tombe de la Sœur Marguerite Bourgeoise. Une pierre, c'est tout.

A Hochelaga, Jacques-Cartier eut une entrevue célèbre avec un des chefs sauvages, lors de son débarquement. Où en voyez-vous une trace, quel marbre nous rappelle ce premier jalon de notre histoire ?

A l'endroit où se trouve actuellement la Place-d'Armes, a été livré un combat aux Iroquois, par M. de Maisonneuve. Y a-t-il seulement une pierre qui le dise aux gens qui passent ?

Où est le monument de Dollard et de ses braves compagnons ?

Iberville, ce vaillant héros qui promenait victorieusement son drapeau sur terre et sur mer, depuis le Pôle jusqu'à l'Equateur, Iberville, qui suffit à lui seul pour illustrer tout un peuple, n'a pas de statue !

Que je prenne notre histoire, et à chaque page je vous citerai un nom, un événement qui vaut au moins un souvenir de pierre.

Ah ! pauvres nous, qui négligeons ainsi ceux qui ont disparu et qui demeurent, cependant, les modèles de ceux qui veulent laisser un nom.

. L'abbé Tanguay, ce bénédictin égaré dans notre siècle, a fait, avec des noms et des dates, un livre unique au monde, toute la généalogie de notre race ; mais ce livre, il faut l'illustrer avec le pinceau, le burin, le ciseau et le maillet.

Il est de ces noms qui valent bien la peine d'être écrits sur un socle ; les traits de certains hommes méritent d'être taillés dans le marbre ; les batailles de nos aïeux devraient faire naître chez nous des Vernet, des Gercault, des Gros, des Detaille, des Bellecourt...

L'histoire du Canada est encore un livre presque inédit pour les artistes, c'est un vaste champ à

exploiter, c'est une mine où les filons d'or se rencontrent à chaque pas.

. Les artistes ne manquent jamais dans un pays qui sait les comprendre, les apprécier et les respecter et ce n'est pas la pénurie de ce côté qui est inquiétante.

Ce qui l'est bien plus, c'est le manque, je dirais presque l'absence totale de goût chez nos hommes possédant de la fortune, et c'est à ces derniers que l'on doit s'en prendre, ainsi qu'à nos gouvernants, de l'indifférence avec laquelle on traite nos gloires nationales disparues.

On pourrait en dire long sur ce sujet, et je vous en ai déjà parlé, mais pour aujourd'hui, j'ai voulu vous faire comprendre que nous devrions nous amender, ne fût-ce que pour laisser une bonne réputation comme l'ont fait ces bons vieux perses, feus Artaxercès et Darius.

. C'est toujours parler du pays que de vous dire un mot d'un événement qui doit avoir lieu dans quelques jours, le 11 du mois courant, le dernier tirage de la loterie nationale organisé par M. le curé Labelle.

Il est donc grand temps d'acheter des billets. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'importance du but que s'est proposé cet excellent prêtre, en offrant au public la chance de faire fortune ou tout au moins de gagner un lot important.

Vous le savez comme moi, ce n'est pas pour lui que le curé de Saint-Jérôme veut faire du bénéfice dans cette affaire, c'est toujours la même pensée qui le guide et le fait agir. Les yeux constamment tournés vers le nord, il regarde travailler, prospérer et se multiplier ce peuple auquel il a ouvert la forêt.

Il s'agit toujours de la colonisation, il faut retentir nos gens chez nous et les convaincre que leur intérêt est de ne pas abandonner ces terres qui he refusent jamais de pain à ceux qui leur donnent leur travail.

C'est donc une œuvre vraiment patriotique que tous doivent encourager.

M. le curé Labelle nous demande avec tant de bonne grâce de l'aider, qu'il est vraiment impossible de lui refuser.

C'est à nous d'ailleurs, que nous rendons service.

. Il y a quinze jours, je vous parlais d'un certain livre bleu, portant le titre de *rapport officiel* du ministre de la milice, venant de paraître et que sous prétexte d'y raconter la campagne du Nord-Ouest on aurait fait de la fantaisie, un récit étrange dans lequel ne figure même pas la bataille de la Butte aux Français. J'ajoutais même que je ne croyais nullement à l'authenticité de ce document.

Ce singulier *oubli* a été signalé dans un de nos grands journaux, et l'article est tombé sous les yeux du général Strange, qui s'en est ému à tel point qu'il n'a pas hésité un seul instant à protester contre ce rapport.

J'extraits de sa lettre les passages suivants :

"Je suis peiné, mais peu surpris, de voir l'injustice extraordinaire faite aux braves troupes, que j'ai commandées dans la dernière campagne, spécialement envers le 65e bataillon. Cependant ce bataillon n'est pas le seul, car les Carabiniers montés d'Alberta ont été absolument omis de la liste des troupes engagées dans la campagne, comme on peut le voir par l'état qui se trouve au dos de la carte sur laquelle on a effacé la "Butte au Français."

A la page XI du rapport du député-ministre, aucune mention n'est faite des pertes subies dans ce combat de la "Butte au Français," dont on a même supprimé l'existence avec tant de soin."

Et plus loin :

"L'exclusivisme singulier du rapport en question ignore la première marche des troupes du camp d'Alberta vers Edmonton, pour secourir cette place, et semblerait vouloir faire croire que les troupes, étaient miraculeusement arrivées à Edmonton. Elles commencèrent leurs opérations le 20 mai.

"Le rapport disant : "Mai 20—Strange quitta Edmonton avec le 65e par bateau, le resté par terre" ; comme matière de fait, le 65e n'a pas

quitté Edmonton en bateau, mais a marché sur Victoria.

“Le but poursuivi est évident pour toute personne lisant, même accidentellement, ce rapport, et vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'une partie de mon rapport officiel a été totalement supprimée.

“Comme il s'agit de la réputation des soldats que j'ai commandés, il est regrettable qu'un rapport officiel au Parlement devienne la base de l'histoire, qu'il falsifiera par des omissions, ayant le même résultat que de dénaturer les faits.”

Lisez ce post scriptum avec attention, il a sa valeur :

“P. S.—Je regrette de ne pas avoir écrit en français ; mais il vous sera plus facile qu'à moi de faire une traduction. Je crains qu'une demi-douzaine d'années, loin de mes amis canadiens-français parmi lesquels j'ai passé tant d'heureuses années, n'ait quelque peu rouillé mon français, quoique mes braves soldats canadiens-français y aient toujours répondu cordialement en marche, au bivouac ou sur le champ de bataille.”

Merci, général, voilà qui est parlé en bon, brave et loyal anglais.

Ceci venge notre beau bataillon ; mais quel est donc le mauvais farceur qui a pu écrire le rapport du ministère ?

C'est toujours là ce que je me demande.

. Les nouvelles qui nous arrivent du Labrador sont déplorable. On y meurt de faim.

Les détails qui nous sont parvenus, tout exagérés qu'ils nous semblent être, ne sont cependant que l'exacte vérité. Il est vrai que près de trois mille personnes sont mortes de froid et de faim, il est vrai que les malheureux habitants de ces côtes désolées aient à subir tous les jours des combats terribles avec les ours et les loups, qui arrivent par milliers, on ne peut nier que la famine a plus que décimé toute la population.

Mais tous ces horreurs se passent loin de nous, et nul n'y prend garde. C'est à peine si les autorités supérieures s'en sont émues, et dans nos grandes villes personne ne pense à envoyer des secours à ces pauvres gens.

Quand on y pensera et que les vivres et les vêtements seront envoyés, on ne trouvera peut-être plus que des cadavres.

On n'est pas charitable, chez nous.

. Un inventeur vient de faire connaître au public qu'il a fait brevéter une nouvelle invention :

“Une corde à linge avec coupe glace, dont toutes les ménagères reconnaîtront l'utilité.”

Cette corde à linge avec coupe glace, me rend rêveur. Je ne comprends pas du tout, mais du moment où les ménagères en reconnaîtront l'utilité, je n'ai aucune raison de douter de la chose.

N'importe, ce coupe glace et cette corde à linge, cela doit être quelque chose de très bien.

Leon Ledoux

CAUSETTE

UE de figures on a mises à mon nom depuis mon dernier article ! Comme on s'est évertué à vouloir me faire un visage !

Jolie à croquer, puis passable, puis demi-laide, je me suis vue passer tour à tour de la brunette au teint clair, au regard brillant, aux cheveux d'ébène, à la brune, brune proprement dite, ensuite, à..... à une foule d'autres. Toujours de hausse en baisse, de baisse en hausse : aux dernières nouvelles, j'étais blondine, avec des yeux noirs, battant le pavé de la rue Notre-Dame toutes les après-midi, entre quatre et cinq heures.

Bien !... mais pas moi, pas Ninette.

Juste ciel ! Ignorez-vous encore que dans ce siècle de progrès, on n'écrit pas plus comme on est qu'on paraît être ce qu'on est réellement ?

Ma plume court dévergondée, mes articles vous tombent dessus tout échevelés... Si je vous appre-

nais que vous avez devant vous le plus grave personnage qui ait existé jamais ; que je porte mes cheveux lisses, mes yeux scrupuleusement baissés, que je ne vais rue Notre-Dame que le matin, à six heures régulièrement, pour entendre la messe à l'église paroissiale...

Vous seriez bien étonnés... Cependant, cela se pourrait. Mais comme la franchise est mon fort, j'aime à vous faire croire que je n'échangerais pas une seule des petites excursions que nous nous permettons, l'amie Georgette et moi, pour un quart-d'heure à se rôtir la semelle sur vos pavés fashionables et brûlants.

Chaque après-dîner nous partons. Quelque auteur favori sous le bras, une ombrelle assez grande pour protéger deux, nous dirigeons nos pas vers un bateau traversier ou vers un gracieux coin de notre ville.

Il y en a, je le dis en dépit de ceux qui nous laissent pour la villégiature. Nous avons ici plusieurs endroits où l'on respire l'air pur, grand, où les poumons s'approvisionnent, où l'esprit se repose, où le cœur se dilate.

Tenez, pour un, là-bas, en suivant la rue Sherbrooke, est un gracieux nid perdu au milieu du plus magnifique des paysages. C'est de ce côté que souvent nous nous acheminons. Nous l'avons surnommé le *Paradis Terrestre*.

Pourquoi ? Je ne le saurais trop dire. Peut-être parce que nous croyons trouver là, à chaque retour, des parcelles oubliées de notre première conversation, lieu de notre sympathie première.

Un calepin sur la page duquel nous avons écrit : “Nos excursions,” reçoit chacune des pensées qui passent entre nous durant ces quelques instants, où nous oublions tout pour n'écouter que la grande voix de la nature et l'écho de nos âmes.

Tantôt c'est la note de l'oiseau qui nous arrive plus ouverte, plus allègre ; tantôt c'est la brise plus douce qui caresse davantage et rafraîchit mieux nos fronts ; d'autres fois encore ce sont les chérubins plus en nombre, plus blonds, plus gentils—toutes ces mille choses qui se rencontrent dans un lieu enchanté, éveillent chez nous un quelque chose, tombent tour à tour sur nos pages—rarement la goutte amère y trouve place, et nous jouissons, revenant le cœur meilleur et plus heureuses.

.

L'autre jour, j'ai poussé un point de reconnaissance jusqu'à mon village natal, là-bas, de l'autre côté du fleuve.

Je voulus revoir la grande maison bleue où grands frères, grandes sœurs, Ninette aussi, ont tous reçu le jour.

Hélas ! hélas !

Quel profanateur que le temps ! Quelle rage de destruction anime toujours des nouveaux propriétaires !

Savez-vous en quoi on a transformé ce nid d'autrefois ?...

En boutique de forge.

Ciel !

Quoique Lavigne ait réussi à poétiser le métier et à nous enlever au bruit cadencé de son enclume, je vous assure que j'ai trouvé bien laide cette affreuse gueule de four étalant sa masse noire à la place du foyer, dans la grande salle où chaque soir la famille se réunissait. Là même où se voyait à l'année la causeuse de grand'mère que nous, les jeunes, escaladions pour entendre de plus près des géants aux bottes de sept lieues à la ronde les fantastiques exploits, là même... se gonfle maintenant le soufflet monstre de la forge.

Dans cette pièce rangée, soignée, parfumée, où les cœurs s'ouvraient sous les chauds rayons de la sollicitude maternelle, où nous jouions nos premiers jeux, où nous chantions nos premiers chants... un sale apprenti, en rabattant son énorme marteau, criait à fendre l'air :

Ah ! qu'il est bon, ma commère,
Ah ! qu'il est bon ce bon vin !

J'ai fait trois fois le tour de cette triste ruine, au grand étonnement des voisins ébahis. Je voulais arrêter mes regards dans la cour, à l'endroit où jadis un banc de pierre solide longeait tout un mur.

Ils ont ménagé ce coin là...

Que de souvenirs s'y rattachent ! C'est là que, protégés par un toit de branches touffues, nous

allions nous ébattre l'été durant l'ardeur du jour : c'est là aussi...

Mais, trêve de confiance cette fois.

.

Mot de la fin :

Je le donne à méditer à toutes celles de mes lectrices qui seraient tentées user d'armes déloyales pour servir leurs causes :

La jalousie—a dit à Notre Dame le zélé prédicateur du mois de Marie, en terme bien autrement énergique que j'oserais l'écrire—est la pire et la plus laide des passions.

J'ajouterai :

La calomnie, que cet hideux sentiment enfante, est le propre des esprits futiles et rampants.

A bon entendeur, salut !

NINETTE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Lorsqu'on est sûr d'être en possession d'un bon principe, il faut s'y tenir et en suivre les conséquences.—FRANKLIN.

Les phrases trompent la faim ou la douleur, mais n'empêchent pas d'en mourir.—M. VALTOUR.

Les différentes religions sont autant de langues dans lesquels s'exprime tour à tour l'âme humaine.—J. P. RITCHER.

Tout être vivant a beaucoup à supporter ; la différence est surtout dans la manière de supporter.—Mme CARLYLE.

Quand l'oreille et le cœur sont justes, une fausse note blesse l'oreille et la malveillance blesse le cœur.—EM. DECCHANEL.

C'est le supplice des parvenus de la politique de se sentir inférieurs à ceux qu'ils ont le droit d'opprimer.—M. VALTOUR.

Celui qui n'a jamais savouré les délices de l'intelligence ne peut pas comprendre les cotés divers de la nature humaine.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de juillet, a eu lieu le 2 août, dans la salle de conférence de la *Patrie*.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	29,208.....	\$50
2e prix, No.	55.....	25
3e prix, No.	4,402.....	15
4e prix, No.	18,569.....	10
5e prix, No.	28,332.....	5
6e prix, No.	14,231.....	4
7e prix, No.	8,691.....	3
8e prix, No.	12,558.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

43	4,401	10,072	15,147	19,374	22,433
58	4,744	10,448	15,363	19,531	22,587
254	5,056	10,560	15,956	19,555	22,753
397	5,433	10,644	16,120	19,670	23,868
520	6,597	10,711	16,130	19,708	24,023
862	7,086	10,715	16,223	19,955	24,567
866	7,841	11,774	16,468	20,068	24,719
1,818	8,052	12,202	17,202	20,141	25,468
2,317	8,396	12,755	17,451	20,233	26,413
2,652	8,465	14,266	17,823	20,382	26,534
3,608	8,710	14,528	18,424	21,411	26,774
3,853	8,817	15,062	18,561	21,576	26,975
3,923	9,065	15,135	18,668	21,590	29,679
4,238	9,961	15,136	18,729	21,828	29,929
4,305	9,968				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de juillet sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.



UNE LEÇON DE TRICOT

MŒURS DES CAMPAGNES EN RUSSIE

LE SERVAGE DE LA FEMME

La loi qui a aboli le servage en Russie a relevé la dignité de l'homme. Mais aucune loi n'a la puissance de transformer du jour au lendemain les mœurs d'un grand peuple, et dans les campagnes la femme est demeurée serve. Humble et soumise dans la maison paternelle, elle devient véritablement la serve de l'homme qu'elle épouse, et elle est traitée en serve dans la famille de son mari.

Dans la Grande Russie, le paysan amène sa femme dans "Pisba" qu'il habite avec ses parents, au contraire de ce qui se passe dans la Petite Russie, où un jeune homme ne prend femme que lorsqu'il peut l'établir dans une demeure à lui. Il arrive donc fort souvent—dans la Grande Russie—qu'un paysan sentant venir l'âge, et sa femme étant trop vieille pour travailler la terre, traire la vache, faire la cuisine et prendre soin du ménage, songe à marier son fils à quelque robuste fille. C'est un calcul.

Ce calcul, Zakhare Maximitch Pétroff l'avait fait, bien qu'il eût déjà une bru et que, robuste et fort, ses soixante ans ne lui eussent pas fait perdre la réputation de pouvoir faucher plus de foin dans un temps donné qu'aucun autre paysan du village.

Était-ce un méchant homme ? On ne l'eût pas dit à le juger sur sa mine. Comme les paysans russes en général, il portait les cheveux séparés sur le front, et une longue et belle barbe blanche ; toutefois l'expression de sa physionomie était dure et morose. Anastasia, sa femme, qui avait douze années de plus que lui, avait toujours tremblé sous son regard ; aujourd'hui, usée par la rude vie de la paysanne russe, elle passait ses journées à se chauffer les pieds.

Zakhare avait deux fils : l'aînée, Pierre, était marié depuis quelques années et vivait avec sa famille sous le toit paternel ; le second de ses enfants, Ivan, venait d'atteindre ses dix-neuf ans, et Zakhare songeait à le marier, afin d'amener à la maison une servante devenue nécessaire : ce serait une femme pour son fils, mais aussi une paire de bras pour la communauté, une créature qu'il pourrait mener à sa guise, qui serait empressée, alerte, et ne rechignant pas devant le travail.

Dans ces dispositions, une après-dîner, Zakhare Pétroff, en sa qualité de paysan aisé, revêtit son long surtout de merlut, qui est un vêtement fait de peaux d'agneaux morts-nés, ou quelquefois en peaux de bouc, et se dirigea vers le hameau voisin, à quatre lieues de celui qu'il habitait. Au bout d'une heure, il arrivait devant une vieille maisonnette en rondins vermoulus, qui masquait un jardinet planté de légumes ; celui-ci, ombragé par des sureaux et des sorbiers, était terminé par une baraque des plus délabrées, avec une toiture de planches à demi pourries ; le jour ne pénétrait dans ce réduit que par deux petites ouvertures rondes où s'enchaîssaient des vitres, que le temps avait fini par dépolir.

Là habitait une petite vieille au nez pointu, noire comme une momie, toute ridée, qui s'appelait Tatiana Pétrowna.

Si chétive qu'elle fût, elle avait une grande importance auprès des paysans ; elle leur faisait les cartes, disait la bonne aventure aux jeunes filles et négociait les mariages avec les pères de famille.

Grâce à ces diverses industries, Tatiana voyait beaucoup de monde, savait tout ce qui se passait dans le village, et dans les villages d'alentour, connaissait la situation de fortune de chacun, le minimum des prétentions des filles à marier et les exigences les plus excessives des époux. Aussi était-elle connue à la ronde comme une précieuse "swaka."

Lorsque Zakhare entra dans la cabane basse et obscure où se tenait la swaka enveloppée de son sarafane, il posa sur la table de la vieille femme une bouteille d'eau-de-vie, à côté d'un samovar en ébullition, et lui proposa de trinquer.

—Tatiana Pétrowna, commença-t-il, j'ai besoin de toi.

—Que te faut-il, Zakhare Maximitch ? demanda Tatiana.

—Voyons, petite mère, causons un peu ; j'ai

—Zakhare, ce n'est pas avec toi que je voudrais ruser. J'ai sous la main deux belles filles, ma foi ; toutes les deux feraient l'affaire d'Ivan... Tu n'en veux qu'une, je sais bien ! petit père. Je te proposerai d'abord Héléna, la fille de Stépan Ivanicht : c'est une jolie fille ; ses vingt ans n'ont pas encore sonné, mais elle n'a pas un copeck... Non ? Héléna ne te convient pas ? Il y a aussi Ouliane, la cadette de Boris Kôlok : celle-là a bien quelque chose, un ménage, du linge, un peu d'argent, et puis des dents comme des perles... Ne fais pas le dédaigneux, Zakhare, Ouliane est un beau brin de fille, fraîche et ferme comme un navet de Kief, et qui abattra de la besogne comme quatre...

Le paysan murmura un nom.

—Paracha, dis-tu, ah ! oui, c'est encore un morceau délicat que cette créature, et qui a des copecks dans sa ceinture ; mais son père Kapiton l'a gâtée, et tu es un rude homme, Zakhare, sans vouloir t'offenser.

—Bois un petit coup, Tatiana Pétrowna, et voici deux roubles de beau papier pour te remercier.

—Eh bien ! donc, va pour Paracha, petit père ! mais tu me devras une belle chandelle.

Zakhare se leva et prit congé.

—Va avec Dieu, petit père, et prends garde de te cogner la tête, il fait sombre, dit la swaka en accompagnant le vieux paysan.

Sur ce, Pétroff retourne chez lui et annonce à son fils qu'il doit se préparer à se marier... tout de suite.

La swaka de son côté se rend chez le père de Paracha.

—Eh bien ! Kapiton, dit l'entremetteuse en s'avançant jusqu'au poêle et s'y accoudant ; eh bien ! ne m'avais-tu pas demandé dernièrement un mari pour Paracha ?

—Un mari, oui, Tatiana Pétrowna, ma fille est en âge d'être mariée.

—Je lui en ai trouvé un bon.

—Un bon, Tatiana ?..... nomme-le.

—Ivan, fils de Zakhare Pétroff. Il viendra te parler.

—Je ne dis pas non ; le garçon a du bien, répond Kapiton. Paracha, tu te maries, dit-il à sa fille qui entrainait.

—Avec qui, père ?

—Avec Ivan, le fils de Zakhare Pétroff.

La jeune fille qui connaît l'humeur peu accommodante du patriarche veut d'abord refuser.

—Je ne me marierai pas, père !

—Une parole n'est pas un proverbe, Paracha. Puisque tu dis : " Je ne me marierai pas, " dis au moins pourquoi.

—Parce que Zakhare bat sa belle-fille, et le jour de la dernière fête paroissiale, il s'est saoulé et a battu sa vieille femme... si fort qu'elle a réveillé tout le village par ses cris. La chose s'est renouvelée dimanche dernier. Non, non, je ne veux pas.

—Ne dis pas de folie, Paracha, répond le père, ou prends garde de te repentir de tout cela.

—Alors, que faut-il que je fasse ? que m'ordonnez-vous ?

—Sois raisonnable, ne dit plus de sottises. Tu as désiré te marier ?... Accepte Ivan, c'est un bon parti.

—C'est me tuer ; le péché sera sur vous. Vous me contraignez ?

—Eh bien ! si tu prends les choses ainsi, tout sera pour le mieux. Ma volonté est que tu épouses Ivan.



Ils la condamnèrent à parcourir le village en chemise et pieds nus.—Page 110, col. 2.

besoin d'une femme pour Ivan.

—Sans me flatter, Zakhare Maximitch, il n'y a pas beaucoup de swakas de mon mérite à cinquante verstes autour du village. Dis seulement quel genre de fille tu désires.

—Une femme pour Ivan, et deux bons bras vigoureux pour la maison. Anastasia n'est plus bonne qu'à embrasser le poêle, Ivan va partir avec son frère, et il y a de l'ouvrage chez nous pour deux brus. Allons, il faut boire un petit coup, Tatiana Pétrowna.

Tatiana leva son verre et but lentement en faisant claquer sa langue, en femme qui se connaît en bon wodka. Puis, après s'être essuyée la bouche d'un revers de main :

—Et où Dieu conduit-il tes fils ? demanda-t-elle.

—A Moscou, pour travailler.

—Ils y passeront l'hiver, c'est à supposer ?

—C'est à supposer, Tatiana Pétrowna.

—Et vous ne me plaignez pas de devenir la fille d'un homme tel que Zakhare Pétroff ?

—Pourquoi te plaindrais-je ? Est-ce que je te condamne à mourir de froid et de faim ?

Le lendemain matin, Paracha alla à la rivière pour puiser de l'eau. C'était une matinée de la fin de l'été. Le soleil dardait de chauds rayons. Les chanvres et les plantes aquatiques répandaient dans l'air leurs parfums.

—Ah ! Prascovia Kapitonovna, c'est toi, dit une voix jeune et forte. Et Ivan Pétroff surgit tout à coup d'une touffe de jeune arbres, son bonnet à la main et secouant ses boucles brunes.

—Bonjour à toi, Ivan Zakharchitch.

—Kapiton est-il à la maison ?

—Il est à la maison.

Paracha retourna chez elle. Ivan la suivit tout en causant.

Kapiton se leva de son banc et les regarda arrivant ensemble :

—Quoi de nouveau ? demanda-t-il.

—Donne-moi ta fille, lui dit Ivan sans autre préambule.

—D'accord ! Seulement assieds-toi.

Ivan s'assit.

—Ainsi tu veux prendre Paracha pour femme ?

—C'est mon idée.

—Tu es un brave garçon, tu as du bien ; j'y consens. Apparemment tu vas t'entendre avec Paracha ?

Paracha voulut dire non, mais le mot ne sortit pas de sa bouche.

—Me veux-tu pour mari, Paracha ? demanda Ivan, as-tu quelque amitié pour moi ?

—Attends, au moins, que nous ayons fait connaissance : l'amitié ne vient pas comme cela au premier mot.

—Je veux bien attendre, dit le jeune paysan. En même temps il lui sourit, et il lui sourit si perfidement, que Paracha lui rendit un sourire—contrainte et forcée : c'était presque un consentement.

Quinze jours après, Paracha, la tête surmontée d'une couronne de chrysocale, ses longues tresses pendantes et vêtue d'une lourde et ancienne robe de brocart, traversait le chemin fangeux du village pour se rendre à sa nouvelle demeure.

—Avec l'aide de Dieu, lui dit son père en la quittant, tout ira bien, Paracha ! Bien que le monde craigne Zakhare Pétroff, bien qu'on l'appelle un loup, c'est un homme droit. Seulement ne va pas t'aviser de le contredire. Ne lui résiste pas ; il ne passe pas pour aimer ce jeu-là.

Peu de temps après le mariage, Ivan et son frère aîné, partirent pour Moscou, où ils devaient se louer comme aides charpentiers.

—Allez, avait dit le père, en leur donnant sa bénédiction, travaillez bien. Ne vous liez pas avec les premiers venus, ils ne vous apprendraient jamais rien de bon, ou si vous le faites, que ce soit avec de plus riches que vous, afin qu'ils ne vous demandent jamais rien. Ne réglez personne et faites-vous régaler ; mettez de côté chaque copeck que vous gagnerez. L'argent est tout dans le monde : un camarade vous trompera, un camarade ne vaudra pas un copeck—que vous trouverez en temps, prêt à vous rendre service.

Ivan laissa sans remords sa jeune femme dans la famille de son père. Paracha ne fut pas attristée outre mesure de ce départ. On peut dire, qu'en général, il y a très peu de sentimentalité dans les mariages entre paysans russes ; d'ailleurs le père et la mère d'Ivan ne laissaient pas à leurs belles-filles le temps de se plonger en d'inutiles regrets...

Pendant l'hiver, le père de Paracha vint à mourir. A partir de ce moment, le patriarche qui ne s'était pas montré trop sévère pour la jeune femme commença à devenir plus dur, plus exigeant ; il ne parlait que la menace à la bouche ; enfin il se mit à la frapper cruellement.

La pauvre Paracha fut promptement vaincue par le chagrin.

—Je ne peux plus pleurer, dit-elle un soir à sa belle-sœur Tania.

Les deux jeunes femmes se trouvaient à quelques pas de la maison et revenaient des champs.

—Tu pleureras encore, lui répondit Tania.

Le lendemain, Paracha revint des champs un peu tard.

—Pourquoi n'obéis-tu pas ? Je t'avais défendu de rentrer à la nuit !

Telles furent les paroles, accompagnées d'un violent soufflet, avec lesquelles Paracha fut accueillie par son beau-père. Le vieux paysan lui ordonna rudement d'aller se coucher.

Paracha le regarda comme si elle ne le connaissait pas, et ne lui répondit point : mais elle sortit malgré lui. Son cœur était oppressé à la pensée de l'affront reçu, et une vive douleur s'empara d'elle ; elle courut au bord de la rivière, le visage en feu ; il n'y avait personne. L'obscurité s'étendait presque partout ; il ne restait plus au ciel qu'une étroite bande pourprée qui se détachait sur l'horizon et jetait sur l'eau une lueur sanglante. La rivière, sur le reste de sa surface, terne, moirée, coulait froide et profonde, sans aucun bruit ; Paracha s'approcha et se pencha sur l'eau : "C'est donc ainsi que tout devait finir ? murmura-t-elle. Que c'est triste !" et elle se pencha davantage vers l'eau. Mais elle eut peur, recula. Une réaction se produisit en elle, et elle fondit en larmes.

Un moment après elle reprit lentement le chemin de l'isba.

—Il me cherche peut-être, se disait-elle en pensant au père de son mari.

Elle trouva le patriarche tranquillement assis. Eclairé par une branche résineuse plantée au coin de la table, il traçait des croix et des bâtons sur la table même, avec de la craie, effaçant puis marquant encore : cela n'allait pas, il effaçait de nouveau et s'impatientait.

Le vieux proverbe russe dit : Où il y a de la colère, il y a aussi de la bonté et du pardon. Chez Pétroff rien de semblable.

—Tu as osé revenir ! s'écria-t-il d'une voix terrible.

Et se levant, il se dirigea vers l'endroit où le fouet était accroché et s'en saisit.

—D'où viens-tu ? dit-il prêt à frapper.

—Je viens... d'où cela me plaît, Zakhare Maximitch...

"Je dois mourir sous le fouet, pensait la malheureuse Paracha, puisque la rivière n'a pas voulu de moi." Elle disait vrai. Déjà une rude main la ployait à terre, et des coups de fouet lui meurtrissaient les épaules.

Le lendemain de ce jour, Zakhare convoqua une assemblée des plus anciens, qui écoutèrent avec complaisance l'exposé de ses griefs. Sans autre information, sans permettre à l'infortunée Paracha de se défendre, ils la condamnèrent à parcourir le village en chemise, pieds nus, le dimanche suivant, devant tous les gens du village assemblés. Dans son isolement, la malheureuse ne pouvait en appeler de l'arbitraire de ce tribunal.

Le jour où la barbare sentence fut exécutée il faisait un froid glacial ; on pouvait voir sur les épaules marbrées de la victime les traces des terribles lanières.

DANIEL ARNAULD.

LE CANAL DE PANAMA

Percer l'isthme de Panama, c'est raccourcir de 3,000 lieues la route des bâtiments qui vont d'un océan à l'autre.

Entre Londres, Liverpool et San-Francisco, on économisera 3,500 lieues.

De Londres, du Havre de Bordeaux aux îles Sandwich, on s'épargnera 2,800 lieues, 4,800 de New-York à Vancouver, 4,700 de San Diego à San-Francisco.

Les navires à vapeur gagneront au moins 20 jours et beaucoup de navires à voiles jusqu'à 4 mois.

Les dépenses épargnées, nettes de péage, seront en moyenne de 50,000 francs pour tout navire de médiocre tonnage, en un seul voyage.

— Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.



VERS A APPRENDRE PAR CŒUR

LE PRIX D'UNE BELLE ACTION

Un bon vieillard, sentant sa dernière heure
Fit le partage à ses trois fils
De quelques biens avec grande peine acquis.
Les trois lots arrangés : "Un joyau me demeure,
Leur dit-il, et je veux qu'il devienne le prix
De l'action la meilleure
Que fera l'un de vous. Dans huit jours (si je vis)
Après de moi rendez-vous tous ensemble ;
Je jugerai sur vos récits :
Allez, partez, mes chers amis,
Puisse le ciel qui nous rassemble
Nous voir encor réunis !"

Déjà les enfants sont partis ;
Ensuite au rendez-vous, le jour dit, chacun vole.
Et, les embrassements finis,
Les pleurs séchés, le père assis,
L'aîné des fils prend la parole
Et dit :

"D'un grand trésor j'étais dépositaire.
Il me fut confié sans témoins, sans écrits ;
J'aurais pu le garder : l'honneur parle, il suffit,
Et je rends le trésor à son propriétaire.
Cette action n'est elle pas, mon père,
La plus belle sans contredit,
Qu'un honnête homme puisse faire ?"

"On ne fait de trop en faisant son devoir,
Répondit le vieillard ; ne pas commettre un crime
N'est rien moins qu'une action sublime :
Tu fus juste, mon fils, rien de plus : viens t'asseoir."

Le second des enfants conte alors la manière
Dont il a tiré du fond de la rivière
Un marmot près de se noyer.
Tout ce qu'il a dû déployer
D'adresse et de courage en cette circonstance,
Est mis par le conteur au rang de ces hauts faits
Pour lesquels on ne peut jamais
Avoir trop grande récompense.

"Le prix qui te convient est dans ta conscience,
Lui dit le bon vieillard en lui prenant la main ;
Contente-toi, mon fils, de la reconnaissance ;
Et quelquefois encor l'espère-t-on en vain !"

Lors le plus jeune des trois frères
En rougissant, s'exprime ainsi :
"J'avais un mortel ennemi ;
Ces jours derniers, dans des bruyères,
Je le trouvai qui s'était endormi
Sur un rocher dominant des carrières,
Où le plus petit mouvement
Pouvait, en le précipitant,
L'envoyer rejoindre ses pères.
Je m'approche tout doucement,
Et, tout tremblant,
Osant à peine
Donner passage à mon haleine....
Je le tire par son habit....
Je l'éveille.... et je prends la fuite."
"Ensuite ?"

"Mon père.... j'ai tout dit."
"Ah ! mon fils, viens que je te presse
Contre mon cœur en te donnant le prix.
Etre utile à ses ennemis,
C'est le comble de la sagesse !"

VITALIS.

LES DERNIERS MOMENTS DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN

La veuve du général mexicain Miramon, qui fut le compagnon de captivité de l'empereur Maximilien et périt avec lui, a écrit ses mémoires. Nous en détachons une page émouvante sur les derniers moments de Maximilien.

... C'est dans le couvent de Capuchinas, lourde bâtisse carrée, solidement construite sur le modèle ordinaire des couvents espagnols, que les prisonniers avaient été incarcérés.

Au premier étage et longeant une cour étroite aux murs élevés, au corridor long d'une dizaine de mètres et large de trois donnait issue à trois cellules ; elles portaient encore les noms que leur avaient donnés les sœurs capucines, et la première dénommée des "onze mille vierges" fut occupée par le général Mejia ; celle de Santa Rosa, par Miramon, et l'autre, Santa Teresa, plus spa-

cieuse et qui avançait sur le corridor, fut destinée à l'empereur.

L'austérité du cloître se révélait encore dans l'intérieur de ces cellules devenues prisons. Un parquet briqueté, des murs blanchis à la chaux, un lit de camp, deux ou trois chaises, une table et un lavabo des plus simples.

... Il était environ 8 heures du soir et l'empereur dînait. Assis sur le bord du lit, il tenait entre ses genoux une cuvette où il posait les plats ; sur la petite table en bois blanc, un candélabre portait plusieurs bougies allumées, éclairant vivement la pièce, et sur le fond clair des murs unis et blafards, la figure de Maximilien se détachait avec une vive intensité. A ses côtés se trouvaient le général Miramon et Mme Miramon, silencieux. Chacun restait absorbé dans ses tristesses.

Le général, abreuvé des outrages qui frappent le vaincu, sentait profondément tout le dévouement de sa compagne et son affection pour elle n'en était que plus vive. Il tenait sa main dans sa main, et doucement, involontairement, peut-être, il la porta à ses lèvres.

Le geste fut aperçu par l'empereur, et des larmes jaillirent de ses yeux. Le général et Mme Miramon, émus, crurent que le souvenir de l'impératrice causait cette douleur soudaine.

—Non, dit Maximilien, mais je n'ai reconnu que trop tard combien vous m'étiez dévoués ! et je souffre d'être la cause de votre séparation.

—Ah ! sire, dit Miramon, si j'avais écouté les conseils de cette femme, je ne serais pas ici.

—J'y suis, parce que j'ai écouté les conseils de la mienne, reprit Maximilien.

.

...La veille de l'exécution, le colonel Palacio, chargé de la surveillance des condamnés, dont il avait su gagner les bonnes grâces, entra dans la cellule de Miramon qui lui dit :

—Enfin, colonel, quel est le lieu de l'exécution ?

—Je l'ignore, général.

—Je crois qu'on a choisi le Cerro de las Campanas.

—Je le crois aussi, balbutia le colonel.

—Eh bien ! tant mieux c'est un point culminant.

Miramon veilla jusqu'à minuit, heure à laquelle M. Lombardo, frère de Mme Miramon, lui apporta un télégramme de celle-ci, ainsi conçu :

"Tout est perdu, adieu jusqu'au ciel. Concha de Miramon."

Miramon froissa le télégramme dans ses doigts : "Je ne regrette la vie qu'à cause de cette femme ; va-t'en, dit-il à M. Lombardo, sois demain au Cerro avec les autres parents qui m'ont promis d'assister à l'exécution et apporte une couverture, pour dérober mon corps à la curiosité publique."

Miramon dormit trois heures ; il prit du chocolat et s'habilla avec recherche ; à six heures, il était prêt à marcher, accompagné d'un prêtre. En sortant dans le corridor, il trouva Maximilien.

Le soleil se levait et les vives clartés du ciel resplendissaient dans la vallée de Queretaro ; de joyeux rayons pénétraient dans la cour étroite du couvent.

—Quelle belle journée, don Euladio, dit Maximilien, c'est ainsi que je l'aurais choisie pour le jour de ma mort.

Une sonnerie de clairon se fit entendre, et Maximilien, qui ne savait l'interpréter, demanda à Miramon : "Miguel, est-ce pour l'exécution ?"

—Je ne saurais vous renseigner, sire, c'est la première fois qu'on me fusille.

Cette réponse amena un sourire sur les lèvres de l'empereur.

.

L'heure était arrivée ; les condamnés montèrent chacun dans une voiture et ils traversèrent les rues de Queretaro au milieu d'une foule qui se pressait, respectueuse et attendrie, sur leur passage ; les mouchoirs s'agitaient et quelquefois un bruit de sanglots arrivait jusqu'à eux. Les condamnés saluaient, ils retrouvaient dans la multitude des figures connues.

Quelques minutes avant sept heures, ils arrivèrent au Cerro de las Campanas, éloigné de plus d'un kilomètre de la ville ; ils descendirent de voiture, s'acheminèrent à pied, jusqu'à mi-côte du morne nommé Cerro de las Campanas et s'adosèrent à un massif de cactus.

Le général, commandant les troupes, fit lire un ordre du jour, condamnant à mort tous ceux qui tenteraient de s'opposer à l'exécution, et la parole fut donnée aux condamnés.

Le soleil était déjà haut dans le ciel pur, baignant la vallée d'une lumière intense. Le Cerro, comme un immense rocher jeté dans la vallée, s'élevait nu et jaunâtre, verdi en quelques points par les cactiers et les nopals ; un carré de 4,000 hommes de troupes l'entourait de ses lignes régulières et uniformes de baïonnettes scintillant au soleil ; au delà, la foule bariolée et ondoyante ; au loin, la dentelure bleuâtre des Cordillères.

L'officier, commandant le peloton d'exécution, s'approcha de Maximilien et lui demanda son pardon pour l'ordre qu'il allait exécuter !

L'empereur distribua aux soldats plusieurs onces d'or à son effigie, en leur recommandant de ne pas tirer au visage. Puis il donna l'accolade aux généraux Mejia et Miramon, et comme celui-ci s'était placé à sa droite, il lui dit à haute voix : "Les braves doivent être respectés des monarques jusqu'à la mort : général, passez à la place d'honneur."

Miramon passa au centre. Alors, d'une voix ferme et s'adressant à la foule, Maximilien dit :

"Mexicains ! Les hommes de ma race et de mon origine naissent pour faire le bonheur des peuples ou pour être martyrs ; que mon sang soit le dernier versé pour la rédemption de ce malheureux pays. Vive le Mexique !"

Aussitôt, le général Miramon, avec tout l'éclat de sa voix, ainsi que lorsqu'il commandait l'armée sur le champ de bataille, s'écria :

"Mexicains ! Devant le conseil de guerre, mes défenseurs ne cherchèrent qu'à sauver ma vie ; au moment où je vais comparaître devant Dieu, je proteste contre le nom de traître qu'on m'a jeté à la face pour justifier ma condamnation. Que les Mexicains éloignent du nom de mes enfants cette tache d'infamie et que ma patrie soit heureuse. Vive le Mexique."

Le général Mejia leva les yeux au ciel :

"Très Sainte-Mère, je prie pour que ton fils me pardonne comme je pardonne à ceux qui vont me sacrifier."

Le feu de peloton éclata, et dans les spirales de fumée qui, lentement, s'évanouissaient, Maximilien apparut se tordant dans le sang et gémissant : Hay Hombre ! Le coup de grâce l'acheva.

MGR GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS (Voir gravure)

UNE perte cruelle vient de frapper le monde catholique : Mgr Guibert est mort.

Né à Aix, en 1802, il entra dans la congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, de Marseille, et sa vie tout entière devait s'éclairer des reflets de cette première consécration religieuse. Il fit, chez les Oblats, de brillantes études théologiques qu'il alla terminer à Rome. Après avoir été vicaire général et supérieur du séminaire d'Ajaccio, il fut nommé évêque de Viviers, en 1841.

Promu à l'archevêché de Tours en 1857, il occupa ce siège pendant quatorze ans de l'Empire, sans s'être signalé par une participation bruyante aux campagnes religieuses et politiques du temps.

Après la défaite de la Commune, Mgr Guibert fut appelé à Paris, par Thiers, pour succéder à Mgr Darboy, la malheureuse victime de la guerre civile. Nommé le 19 juillet 1871, il fut installé le 27 novembre de la même année. Créé cardinal à la fin de 1873, il demanda et obtint, en mai 1875, pour coadjuteur, Mgr Richard, ancien évêque de Belley.

L'activité de Mgr Guibert, dans ce poste éminent, s'est manifestée par son intervention dans un certain nombre de questions d'organisation législative et de budget où les intérêts du clergé étaient engagés. Il prit surtout en main l'affaire de l'église du Sacré-cœur à Montmartre. Il en fit l'œuvre d'un vœu national sanctionné par les pouvoirs publics, qui modifièrent en sa faveur les principes constants des lois d'expropriation. Il sut réunir des sommes énormes pour commencer et réaliser en partie l'exécution de travaux aussi difficiles que gi-

gantesques. Fidèle au souvenir de sa jeunesse, Mgr Guibert confia aux prêtres de la congrégation des Oblats le service de la chapelle provisoire élevée sous le vocable du futur monument.

Les grandeurs ecclésiastiques n'avaient d'ailleurs rien effacé en lui de l'influence de son éducation première. Il était resté, par la piété et l'ascétisme, le fervent de l'Immaculée Conception. Exigeant et sévère à l'égard de son clergé pour la régularité de la conduite, il donnait lui-même l'exemple d'une constante austérité.

Malgré l'éclat de ses premières études théologiques, Mgr Guibert n'a pas pris rang parmi les écrivains dogmatiques. Ses publications se composent d'*Instructions* et de *Mandements* qui ont leur place dans la bibliographie des orateurs sacrés.

L'ART DE BIEN VIVRE

Jambon aux petits pois.—Nous conseillons d'accommoder ainsi un petit jambon. Le faire dessaler dès la veille, le mettre à revenir dans le beurre pendant un quart d'heure environ pour le dorer ; passer dans le même beurre du petit lard coupé en dés, préalablement dessalé ; quand ce lard aura pris couleur, le retirer, faire un roux blanc, remettre dans la casserole le lard et le jambon, les retourner dans le roux et mouiller peu à peu avec du bouillon ; assaisonner de persil, ciboules, quart de feuille de lauriers et pointe d'ail hachés menu, et d'une pincée de poivre ; retirer la casserole sur le coin du fourneau et laisser mijoter le jambon jusqu'à cuisson complète. Ajouter alors des pois nouveaux de moyenne grosseur, couvrir la casserole et les faire cuire en les remuant souvent. Si, au moment de servir, la sauce est trop longue, la faire réduire à grand feu. Dès qu'elle est à point, la renverser dans le ragoût, dégraisser et servir.



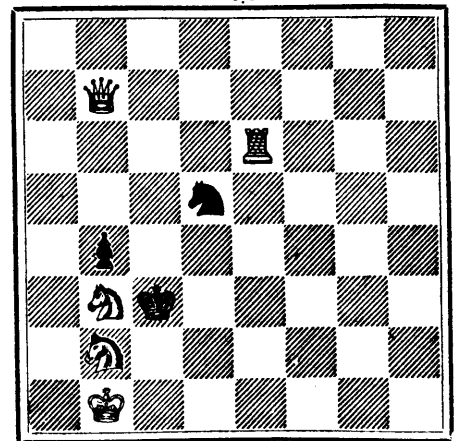
No 214.—ENIGME

Nous sommes deux frères jumeaux,
Destinés à servir deux sœurs aussi jumelles ;
Les frères sont plus ou moins beaux,
Et les sœurs sont plus ou moins belles.
Quand certain chevalier d'honneur
Jette l'un de nous sur la place,
S'il s'y trouve un homme de cœur
Tout aussitôt il le ramasse,
Et contre l'ennemi qui l'ose défier
Signale sa valeur en combat singulier.

No 216.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. le docteur S. Gold

Noirs—3 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 211.—Le mot est : Mappe-monde.

No 212.—57 jours et un tiers.

No 213.—Les mots sont : Vérité et Sévérité.

ONT DEVINE :

Jos H. Roy, fils, l'Acadie ; Mlle N. Bureau, Montréal ; E. P. Langevin, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Nécessité n'a pas de loi.

CHOSSES ET AUTRES

—Une petite fille vient de naître à Knowlton [Qué.], avec une mâchoire déjà garnie de quatre dents.

—L'exposition de la Puissance du Canada s'ouvrira à Sherbrooke, le 23 septembre prochain.

—Le maquereau est en grande abondance sur les côtes de l'île du Prince-Edouard, et un seul homme en a seiné 12,000 en deux jours.

—D'après une légende anglaise, la pluie étant tombée le jour de la saint Swithin (15 juillet), il va maintenant pleuvoir pendant quarante jours.

—On signale de Williamsburg [Pennsylvanie], la naissance d'un enfant avec une barbe longue d'un pouce. Malgré ce grand indice de vitalité, l'enfant n'a vécu que trois heures.

—L'Allemagne a un navire chargé de produits de la terre et d'effets manufacturés chez cette nation, faisant le tour du monde comme une exhibition ambulante dans l'intérêt de ses marchands.

—Un cinquième de tout le charbon produit dans les Etats-Unis est trouvé dans quatre comtés, dont Pittsburg est le centre commercial. Près d'un tiers du produit est converti en coke. Il y a 100 manufacturiers de coke, 12,000 fourneaux, et \$13,000,000 de placés. Six mille personnes y trouvent de l'ouvrage.

Un crime diabolique.—Une horrible histoire, qui paraît être authentique, malgré son invraisemblance, nous vient de Savannah, Georgie. Dans le comté de Tatnal, une négresse engagée pour faire la cuisine à un pique-nique de gens de couleur, aurait égorgé un enfant confié à sa garde, en aurait fait cuire une moitié qu'elle aurait ensuite servie aux convives et aurait mis le reste au fond d'un tonneau après l'avoir paré et salé.

Quand les nègres, après ce repas macabre, ont appris ce qui s'était passé et ont trouvé ce qui restait de l'enfant dans le tonneau, ils ont été pris d'une rage folle, ont attaché la mégère à un poteau et l'ont brûlée vive.

—D'après une récente observation du directeur de l'observatoire du cap de Bonne-Espérance, l'étoile fixe la plus rapprochée de la terre serait l'étoile principale de la constellation du Centaure. Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que cette étoile est quelque peu notre voisine. En effet, si une voie ferrée pouvait relier notre globe à cette étoile, il faudrait à un train, marchant à la vitesse de 100 kilomètres à l'heure, quelque chose comme 48 millions d'années pour franchir cette distance. Le voyageur qui voudrait s'offrir ce voyage paierait 70 milliards de francs d'après le tarif ordinaire des chemins de fer.

—Très ingénieux les Chinois : Ayant observé que certains poissons passent l'hiver enfouis dans la vase et dans un état complet d'engourdissement, ils en ont déduit une méthode très curieuse pour conserver le poisson. Voici comment ils opèrent : aussitôt que le poisson est pris, ils l'enveloppent, tout vivant, dans un bloc de terre glaise très humide, qu'ils enferment ensuite dans une glacière. Après plusieurs mois, en ouvrant le bloc, on met immédiatement le poisson dans l'eau fraîche, et l'on assiste, paraît-il, à sa lente mais inévitable résurrection. Certains riches Chinois possèdent dans leur glacière plusieurs centaines de poissons conservés de la sorte vivants.

REDUCTION EXTRAORDINAIRE POUR LE TEMPS DES VACANCES

—00—
La balance de toutes nos Marchandises d'été seront vendues à sacrifices

— AU —
SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

552

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

ST-LEON WATER COMPANY

E. Massicotte & Frère, seuls Agents,
217, RUE ST-ELIZABETH

Ordres reçus par le Téléphone, No 810 A. Cette eau peut être prise à jeun pour la consommation et après les repas pour la dyspepsie. Elle est infatigable.

Les célèbres "Razoirs Suisses" à 4 ou 6 lames donnent toute satisfaction.

Les Cafetières "de Vienne," en Cuivre, sont reconnues comme faisant le meilleur café.

Les Sorbettières "Rapides" faisant la meilleure crème à la glace dans cinq ou dix minutes.

Les Presses à Patates et à Fruits n'ont plus besoin d'être recommandées, de même des SECHOIRS A RIDEAUX brevetés. En vente chez

L. J. A. SURVEYER

MARCHAND-FERRONNIER,
1588 — RUE NÔRE-DAME — 1588
Vis-à-vis le Palais de Justice

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,
1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine; Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LESAGE & AMIOT,
Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES
ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

RIVET & PICOTTE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88
MONTREAL
CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE
L. A. LOISELLE & CIE.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal
Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les faits de la semaine, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN,

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

Cent cinquantes-cinq grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents : 10,000 Cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabaciste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

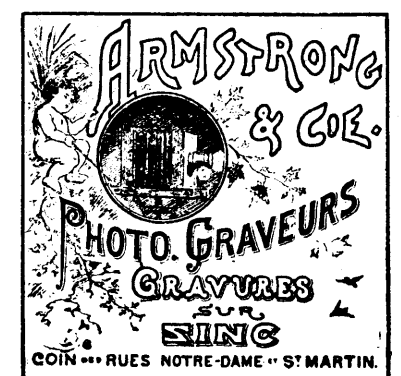
"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez.



AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 7 août 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

MFIN, enfin, murmura-t-elle, je retrouve un de mes enfants !

Puis, l'éloignant un peu :

—Mais je ne t'ai pas encore regardé, reprit-elle. Tu es bien, très-bien, Georges, oui, mon fils, mon cher enfant, je te trouve beau... Va, je t'aime toujours comme autrefois, car ton cœur n'a point changé. Allons, viens t'asseoir, tu dois avoir bien des choses à me dire ; nous allons causer.

—Manette, en passant je suis entré au cimetière.

—Tu as bien fait, Georges ; il ne faut jamais oublier ceux qui ne sont plus.

—Sur la tombe de ma mère et sur d'autres j'ai trouvé des croix.

—Ah ! oui, une idée de Thomas.

—Inspirée par vous comme tant d'autres.

Elle eut un triste sourire.

—Heureusement pour l'avenir, répondit elle, il y a longtemps déjà que Thomas n'a plus besoin de mes conseils.

—Manette, reprit le jeune homme, il y a environ huit mois que Georgette n'est plus à la ferme.

—C'est vrai.

—Est-ce que vous ne savez pas où elle est ?

—Je ne sais pas, Georges.

—On m'a dit qu'elle avait quitté les Ambrettes la nuit, sans qu'on eût pu soupçonner son projet.

—On t'a dit la vérité.

—Manette, Georgette était bien à la ferme des Ambrettes, sous la protection de M. Thomas ; pourquoi est-elle partie ainsi ?

—Je ne sais pas tout, Georges.

—Oh ! vous n'êtes pas sans avoir découvert le motif qui a poussé Georgette à prendre une aussi étrange détermination.

—Il arrive bien des choses dans la vie qu'on ne s'explique pas.

—Soit ; mais j'ai une autre question à vous adresser, Manette.

—Je t'écoute.

—Depuis huit mois environ, M. Thomas m'a écrit plusieurs lettres ; pourquoi ne m'a-t-il point fait savoir que Georgette avait disparu ?

—Comment, répondit Manette, jouant la surprise, il ne t'a pas dit cela dans une de ses lettres ?

—Non, et ses dernières, que j'ai conservées, ne parlent plus de Georgette.

—Mon cher Georges, Thomas a cru certainement qu'il t'avait informé de ce triste événement au moment où il est arrivé.

Le jeune homme secoua la tête.

—Manette, reprit-il, excusez-moi, si je me permets de vous faire connaître toute ma pensée ; mais je crois plutôt qu'il a été convenu entre vous et lui qu'on me cacherait la vérité.

La rebouteuse tressaillit.

—Georges, que veux-tu dire ? s'écria-t-elle.

—Voyons, Manette, pour quitter la ferme Georgette avait une raison, n'est-ce pas ?

—Il faut bien l'admettre.

—Eh bien, Manette, cette raison, vous la connaissez, j'en suis sûr.

La rebouteuse laissa échapper un soupir et, regardant fixement le jeune homme :

—Tu es un enfant terrible, dit-elle. Pourquoi me parles-tu si longement de Georgette, que tu as à peine connue, qui n'était qu'une gamine quand tu es parti, et que tu devrais avoir oubliée ?

Cette question embarrassait le jeune officier. Il rougit et baissa les yeux.

IX

Après un moment de silence, la rebouteuse posa sa petite main décharnée sur la poitrine du jeune homme.

—Georges, dit-elle, est-ce que le mal qui est là, dans ton cœur, ne serait pas encore guéri ?



Elle s'approcha de Maurice, lui saisit le bras et lui enleva le pistolet. —Page 64, col. 1.

La tête de Georges se redressa pleine de fierté.

—N'avez plus cette crainte, Manette, répondit-il d'une voix ferme ; je suis bien guéri.

—Je comprends ; ton amour s'est éteint parce qu'elle est morte, mais tu la regrettes toujours.

—Je n'ai point ces regrets dont vous parlez, Manette, répliqua-t-il en secouant la tête.

—Ah ! je croyais...

—Manette, M. Thomas n'a pas manqué de me faire savoir que Suzanne s'était noyée dans la Vrille.

—Oui, elle s'est noyée, la malheureuse.

—Vous me le dites aussi, Manette ; eh bien ! je suis toujours resté très incrédule au sujet de cette mort.

—Comment, tu ne crois pas ?...

—Si, Manette, je crois ; je crois que Suzanne ne

s'est point jetée dans la rivière, je crois que Suzanne n'est pas morte !

—Malheureux enfant ! s'écria la rebouteuse, tu me trompais tout à l'heure, tu l'aimes toujours.

—Rassurez-vous ; non, je ne l'aime plus, j'ai chassé de mon cœur ce fatal amour.

—Ainsi, tu crois sérieusement que Suzanne n'est pas morte ?

—Oui.

—Est-ce parce que son cadavre n'a pu être retrouvé ?

—Non, Manette ; c'est parce que, à Paris, j'ai vu marqué avec du sang la trace de son passage !

—Georges, tu te trompes, tu te trompes ! Tu as cru reconnaître Suzanne dans une autre femme.

—C'est une autre femme en effet, car elle s'est transformée et a aussi changé de nom. Qu'on croie à Marangue que la fille de Gervaise n'existe plus, je l'admets ; mais vous, Manette, vous ne pouviez vous laisser tromper. Et si M. Thomas, par votre ordre, sans doute, s'est empressé de m'annoncer la mort de Suzanne, c'est que vous espériez me

guérir de mon amour. Eh bien, Manette, vous vous étiez trompés. Je devinai que Suzanne, en s'éloignant de Marangue pour toujours, avait eu l'idée de faire supposer qu'elle s'était suicidée, et mon amour resta dans mon cœur.

Si aujourd'hui il est mort, c'est que le mépris et l'horreur que m'inspire celle qu'on nomme à Paris Andréa la Charmeuse ont chassé de mon cœur le souvenir de Suzanne Vernier.

La rebouteuse fit un bond sur son fauteuil.

—Georges, comment sais-tu ?...

—Je vous le dirai tout à l'heure.

—Mais tu l'as donc vue ?

—Non, je sais seulement ce qu'elle a fait à Paris.

Manette poussa un gémissement et cacha sa figure dans ses mains.

—Revenons à Georgette, reprit le jeune homme. Savez-vous, Manette, ce que j'ai deviné encore ?

—Dis-le, Georges, dis-le.

—Eh bien, Georgette, qui a cru pendant des années, comme tout le monde, que Suzanne était morte, a découvert tout à coup, je ne puis dire comment, qu'on lui avait caché la vérité. Alors, sans rien dire à personne, pensant bien qu'on ne la laisserait pas partir, elle acquitta les Ambrettes pour aller à Paris retrouver sa sœur. Et si vous m'avez laissé ignorer sa fuite, c'est que vous avez craint que je ne découvrisse ainsi ce que vous aviez cru devoir me cacher dans l'intérêt de mon repos.

—Georges, tu ne t'es point

trompé, tout cela est vrai. Oui, Georgette est partie pour aller retrouver sa sœur.

—Inutilement, car depuis plus d'un an Andréa la Charmeuse avait quitté Paris.

—Oui, je le sais.

—Et j'ai même plus d'une raison de croire que Georgette n'a pu découvrir la retraite de sa sœur.

—Pauvre enfant, gémit la rebouteuse, qu'est-elle devenue ?

—N'avez-vous donc fait aucune recherche, Manette ?

—Des recherches ! exclama-t-elle les yeux étincelants en se dressant à demi sur son siège ; mais depuis seize ans, pour elle et pour d'autres, je ne fais que cela !... J'y ai usé mon courage, mes forces, ma vie !... Et rien, toujours rien... J'ai constamment marché à travers des ténèbres épaisses.

ses ! En ce qui concerne Georgette, écoute, Georges, écoute :

— Un jour, Thomas et moi, nous eûmes une conversation imprudente au sujet de Suzanne. La fatalité voulut que Georgette nous entendit. Elle apprit ainsi que sa sœur n'était point morte. La nuit suivante, Georgette partit. Thomas, désolé, accourut aux Huttes pour me prévenir. Je compris aussitôt que Georgette avait entendu notre conversation de la veille. Cela me disait que l'enfant avait pris la route de Paris. Je compris aussi que Suzanne seule pouvait nous faire retrouver Georgette.

— Le soir même, je partis pour Paris par un train direct. Je me reposai deux heures dans une chambre d'hôtel près de la gare de l'Est, en attendant qu'il fit grand jour. Je pris ensuite un fiacre à l'heure et je me rendis rue d'Assas, à l'hôtel de Manoïse, où je fus reçue par les concierges, l'homme et la femme, à qui est probablement confiée la garde de la maison.

— Tu comprends, Georges, que, pour connaître la demeure de Suzanne, il fallait que je m'adressasse à M. de Manoïse. Je demandai donc aux concierges où et quand je pourrais le voir. Ils me regardèrent avec insolence et me rirent au nez. Mais, comprenant bien vite que je n'étais pas d'humeur à supporter leurs grossièretés, ils devinrent plus traitables.

— Alors, la femme m'apprit que depuis plus d'un an le baron de Manoïse était mort, tué en duel par un de ses amis, et que sa sœur, mademoiselle de Manoïse, était aussi morte de chagrin peu de temps après. Enfin, elle ajouta qu'une abominable femme, qu'on appelait à Paris Andréa la Charmeuse, avait causé ces épouvantables malheurs.

— Au portrait qui me fut fait de cette Andréa, je n'eus aucune peine à reconnaître Suzanne. Répondant à mes questions, la concierge m'apprit encore que la malheureuse n'avait plus osé reparaitre à Paris après de tels scandales, et qu'on ignorait ce qu'elle était devenue.

— Soudain le mari prit la parole :

— Je suis à peu près certain que cette coquine a quitté la France, dit-il. Après s'être débarrassé de M. le baron en le faisant tuer par M. le marquis, qui était fiancé à mademoiselle, elle a abandonné ce dernier. M. le marquis ne pourrait dire lui-même où se trouve actuellement cette misérable créature.

— Voilà, ajouta-il, ce que j'ai répondu hier à une jeune fille, qui, comme vous, est venue ici demander M. le baron de Manoïse.

— Ces paroles me firent tressaillir, car je compris que l'homme parlait de Georgette. Pour retrouver sa sœur, la pauvre petite avait imaginé le même moyen que moi.

— Cette jeune fille ne vous a-t-elle demandé que cela ? repris-je, interrogeant le concierge.

— Elle nous a parlé de sa sœur, une certaine Suzanne. Or, nous avons reconnu que cette Suzanne n'était autre que la Charmeuse.

— Alors, qu'avez-vous dit à la jeune fille ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Nous étions tellement indignés, ma femme et moi, qu'on osât venir nous parler de cette misérable Andréa, que je me suis emporté et ai même été un peu rude pour la jeune fille ; je l'ai chassée... Un instant après j'en ai eu le regret, mais c'était fait.

— Je ne pus m'empêcher de frémir.

— Et vous ne savez pas où elle est allée ? demandai-je.

— Non. Elle s'est éloignée en pleurant à chaudes armes.

— Il me sembla que je venais de recevoir un coup violent dans la poitrine.

— Oh ! la pauvre enfant, m'écriai-je, où est-elle ? que va-t-elle devenir ?

— Ils me regardaient avec stupéfaction.

— Je suis arrivée à Paris ce matin, leur dis-je, et j'y suis venue pour retrouver cette malheureuse enfant, que vous avez vue hier et que vous avez chassée, faisant supporter à la pauvre innocente la faute de la coupable... Ah ! sans le vouloir, sans doute, votre cruauté a peut-être causé déjà un nouveau et irréparable malheur !

— En me représentant Georgette errant à travers Paris, désespérée, ne sachant où aller, je me pris à sangloter.

— Mon Dieu ! me dit la femme effrayée, que supposez-vous donc ?

— Tout ; les choses les plus affreuses, lui répondis-je avec une sorte de colère.

— Voyant qu'elle ne pouvait espérer trouver sa sœur, dit alors le concierge, je crois, moi, qu'elle a repris le chemin de fer pour retourner dans son village.

— Ces paroles pénétrèrent en moi comme une lueur d'espoir. La chose me paraissait si simple, si vraisemblable, si naturelle, que, sans réfléchir davantage, je me mis à partager l'opinion du concierge.

— Je rentrai à mon hôtel, et tout de suite j'écrivis à Thomas pour l'informer de ce qui se passait. J'attendis cinq jours la réponse de Thomas. Elle arriva. Hélas ! Georgette n'était pas revenue aux Ambrettes. Je restai encore huit jours à Paris. Je ne dirai pas, Georges, dans quelle situation d'esprit je les passai. Toutes les recherches auxquelles je me livrai furent inutiles. Hélas ! je suis accoutumée à ce genre de déception.

— Une nouvelle douleur se joignait à d'autres plus anciennes et non moins cruelles.

— Depuis, Georges, huit mois se sont écoulés, et nous ne savons toujours rien sur le sort de la pauvre Georgette.

Manette cessa de parler et un long silence suivit. — Maintenant, Georges, reprit-elle, apprend-moi comment tu as su que Suzanne s'est fait appeler à Paris Andréa ; enfin, dis-moi tout ce que tu

— Dans votre récit, Manette, sans le nommer, vous avez parlé d'un marquis.

— Je ne crois pas que les concierges m'aient dit son nom.

— Eh bien, Manette, ce marquis s'appelait Maxime de Soubreuil. Ami intime du baron de Manoïse, et fiancé à mademoiselle Jeanne de Manoïse, il eut le malheur de voir Suzanne, non, Andréa, et de l'aimer. Les deux amis devinrent ennemis. A la suite d'une provocation du baron, les deux rivaux se rencontrèrent dans un duel au pistolet. Le baron tomba frappé au cœur et mourut quelques heures plus tard. Moins de deux mois après, mademoiselle de Manoïse, qui avait perdu en même temps son frère et son fiancé, descendit à son tour dans la tombe.

— On vous a dit qu'Andréa n'avait pas tardé à quitter le marquis. C'est la vérité. Or, cette sombre histoire de la famille de Manoïse et du marquis de Soubreuil, qui est aussi celle d'Andréa la Charmeuse, a été écrite de la main même du marquis. Je la connais, j'en ai écouté la lecture en frémissant d'épouvante et d'horreur.

— Après Henri et Jeanne de Manoïse, le marquis Maxime de Soubreuil devait payer de sa vie son amour pour Andréa.

— Mort aussi ! s'écria Manette.

— Oui.

— Oh ! la malheureuse ! la malheureuse !

— Vous savez, Manette, continua Georges, qu'à son retour d'Afrique, le bataillon de chasseurs, où j'étais sergent-major, vint se caserner au fort de Vincennes. Derrière le fort se trouve le bois de Vincennes, dont la ville de Paris a fait depuis quelques années de magnifiques promenades, rivalisant de celles du bois de Boulogne.

— Un jour que je me promenais dans une des avenues du bois, — c'était au mois de juillet, — une double détonation d'arme à feu retentit à une faible distance de moi. Voulant connaître la cause de cette explosion, je m'élançai dans le bois et arrivai dans une petite clairière en même temps que deux jeunes gens, attirés comme moi par le bruit de l'arme à feu.

— Un homme, étendu sur le sol, baignait dans le sang qui sortait à flots de son crâne fracassé. Le malheureux n'était déjà plus qu'un cadavre. Je sus bientôt le nom du suicidé : l'un des jeunes gens accourus en même temps que moi le connaissait : il nomma le marquis Maxime de Soubreuil.

— Il nous apprit encore qu'il avait été pendant quelque temps le secrétaire du marquis, et que ce dernier lui ayant écrit le matin qu'il était décidé à s'ôter la vie, il l'avait inutilement cherché toute la journée, espérant pouvoir l'empêcher de mettre à l'exécution son fatal dessein.

— Il nous dit ensuite qu'il connaissait la cause du suicide, laquelle était racontée dans un manuscrit légué en prenant la résolution de se tuer.

— Pendant que nous causions, des soldats de la garnison de Vincennes, s'étaient approchés de nous, il s'offrirent pour transporter le cadavre à Vincennes, ce qui fut fait. Mes deux compagnons et moi, nous allâmes faire notre déclaration chez le commissaire de police.

— De notre rencontre en présence d'un cadavre devait naître un rapprochement plus intime. C'est ce que comprit le plus âgé de nous trois, un poète, appelé Jacques Sarrue, car il nous fit aussitôt la proposition de nous unir par les liens de l'amitié. Nous échangeâmes de cordiales poignées de mains et nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous aux obsèques du marquis de Soubreuil, qui eurent lieu le surlendemain.

— J'ai donc retrouvé mes deux nouveaux amis au cimetière du Père-Lachaise. Après l'enterrement, Jacques Sarrue nous conduisit devant un tombeau de marbre. C'est là que, l'avant-veille, caché derrière des cyprès, il avait vu le marquis en proie à un sombre désespoir. Ayant deviné la préméditation du suicide, Sarrue avait eu l'idée de suivre M. de Soubreuil et c'est ainsi qu'il s'était trouvé au bois de Vincennes.

— Sur le tombeau de marbre, je lus les noms de Henri de Manoïse et de Jeanne de Manoïse. Je me rappelai aussitôt que le baron Henri de Manoïse était venu plusieurs fois à Raucourt chez son ami le comte de Raucourt. Sans rien supposer encore, je vous avoue, Manette, que je fus douloureusement impressionné, et, sans me rendre compte de ce qui se passait en moi, comme si j'eusse le pressentiment que Suzanne Vernier n'était pas étrangère à la mort du frère et de la sœur, je devins subitement rêveur et toutes sortes de pensées se croisèrent dans ma tête.

X

Georges Raynal s'était arrêté un instant pour reprendre haleine. Il paraissait très ému, et Manette qui le regardait, tout en l'écoutant avec une vive curiosité, s'aperçut que son visage avait pâli.

— Tout cela m'intéresse beaucoup, Georges, lui dit-elle ; continue.

— Le jeune officier reprit la parole :

— Il avait été convenu qu'après l'enterrement du marquis de Soubreuil nous lirions le manuscrit dont je vous ai parlé. Nous nous rendîmes donc chez notre jeune ami, devenu propriétaire du mystérieux écrit, et, nous étant assis au milieu d'un profond silence, nous écoutâmes, Jacques Sarrue et moi, la lecture que nous fit Maurice.

Manette eut un brusque mouvement.

— Ah ! ce jeune homme, qui connaissait le marquis de Soubreuil, s'appelle Maurice ? fit-elle.

— Oui, Manette, Maurice Vermont.

La rebouteuse poussa un grand cri et d'un bond se dressa sur ses jambes. Ses yeux brillèrent comme des escarboucles.

— Georges, Georges, s'écria-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion, ai-je bien entendu ? As-tu réellement dit Maurice Vermont ?

— Oui, Manette, Maurice Vermont. Mais qu'avez-vous ? Pourquoi cette émotion ?

Les yeux de la vieille femme prirent une expression de joie indéfinissable. Puis élevant ses bras et regardant le ciel :

— Dieu de bonté, exclama-t-elle, si c'était lui !... Le jeune homme restait immobile, le yeux fixés sur la rebouteuse, comme si la surprise l'eût paralysé.

— Allons, allons, reprit Manette, se parlant à elle-même, il faut que je sois forte... Et puis je ne dois pas me livrer si vite à l'espoir, à la joie, car si c'était une nouvelle déception, ce dernier coup achèverait de me tuer.

Redevenant immédiatement plus calme, elle se remit dans son fauteuil et, prenant la main de l'officier :

— Mon cher Georges, dit-elle, ne t'étonne de rien ; tout à l'heure tu comprendras ; d'ailleurs, tu sais déjà tant de choses que je ne te cacherai pas plus longtemps mon secret. Mais avant tout, Georges, il faut que tu répondes aux questions que je vais t'adresser.

— A tout ce que vous me demanderez, Manette, je n'hésiterai pas à répondre, si je le peux.

— Georges, quel est l'âge de ton ami, de ce jeune homme qui s'appelle Maurice Vermont ?

— Environ vingt-trois ans ;

— Oui ! c'est bien son âge, murmura Manette.

morte, hélas ! Mais vous voilà, vous ; j'apprendrai au fils ce que je voulais dire à la mère.

En parlant, les yeux de Manette s'étaient fixés sur le pistolet que le jeune homme tenait encore. Elle devina aussitôt une partie de la vérité, et pensant que si elle était arrivée quelques minutes plus tard elle aurait trouvé un cadavre dans la chambre, elle se sentit frissonner des pieds à la tête.

Elle s'approcha de Maurice, lui saisit le bras et, sans qu'il fit aucune résistance, elle lui enleva le pistolet.

—Malheureux enfant, dit-elle d'une voix émue, pourquoi cette arme était-elle dans votre main ?

Maurice baissa la tête.

—Vous n'osez pas répondre, reprit-elle, vous avez honte d'avoir conçu une pensée criminelle. Ainsi, j'ai deviné, vous vouliez vous tuer ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que je suis seul dans la vie, parce que je suis désespéré.

—La misère, n'est ce pas ? le manque de travail, le découragement... Vous avez essayé d'aplanir les difficultés qui se dressaient devant vous ; puis lassé de voir toujours les mêmes obstacles, vous vous êtes effrayé ; ne voulant plus marcher, vous avez dit : La mort mettra un terme à la lutte... Ah ! si grande que soit votre misère, si sombre que vous ait paru votre destinée, vous ne deviez pas manquer à ce point de courage. Vous n'avez pas pensé à Dieu et vous avez douté de tout. C'est mal, cela ?

Comme si elle eût eu l'habitude de manier des armes, elle désarma le pistolet et le glissa dans sa poche.

—Je ne vous ferai pas d'autres reproches, reprit-elle ; dans un instant, vous reconnaîtrez vous-même vos torts et vous direz que la créature la plus malheureuse et la plus abandonnée doit toujours espérer en Dieu et ne jamais douter de la Providence.

—Mais ne parlons plus de votre folie, assoyons nous et causons."

Le jeune homme s'étant assis, Manette se plaça en face de lui.

—D'après ce que m'a dit votre ami Georges Raynal, vous vous nommez Maurice Vermont ?

—Oui, madame.

—Avant son mariage, votre mère s'appelait bien Virginie Grandier ?

—Oui, madame.

—Savez-vous où vous êtes né ?

—A Levallois.

—C'est bien cela. Votre mère vous a-t-elle dit dans quel pays elle avait passé son enfance ?

—Elle m'a appris que, née à Paris, sa mère l'avait emmenée toute jeune à Amsterdam.

—Monsieur Maurice, ces réponses me suffisent, vous êtes celui que je cherche depuis tant d'années. Votre mère ne vous a-t-elle pas parlé quelquefois de son père, à elle, M. Grandier, qui était médecin ?

—Je sais que ma mère et ma grand-mère ont eu à peu près le même sort : le mari de l'une a disparu comme celui de l'autre, sans que jamais, depuis, on en ait entendu parler.

—Je ne suis pas venue pour vous parler de M. Vermont, votre père, que je n'ai pas connu. Mais il n'en est pas de même du docteur Grandier. Pendant trente années, j'ai vécu près de lui, partageant ses chagrins, ses douleurs et ses espérances. Il est mort aux Indes, entre mes bras, dans une petite ville appelée Djhenapour.

—Mais pendant ces trente années qu'il passa au Bengale, exerçant sa profession de médecin, Elisée Grandier n'a jamais cessé un instant de penser à sa fille. C'est pour cette enfant bien-aimée, qu'on lui avait enlevée, qu'il eût le courage de vivre et qu'il a travaillé. Dans un autre moment, monsieur, je vous raconterai l'histoire de votre grand-père, car il faut à la mémoire de cet homme de bien, trahi et méconnu, l'admiration et le respect de son petit-fils.

—Nous allions revenir en France tous les deux, —on venait de lui apprendre que sa fille, qu'il croyait à jamais perdue pour lui, demeurait au village de Levallois, —lorsque la mort le frappa presque subitement, comme un coup de foudre. Il n'eut que le temps de me dicter ses dernières volontés. Je revins en France, espérant pouvoir remplir la mission dont j'étais chargée. Mais votre

mère, abandonnée par son mari, ruinée, avait quitté Levallois, vous emportant dans ses bras sans dire à personne où elle allait.

—Ce que j'ai fait pour vous retrouver tous deux, je ne vous le dirai pas, ce serait trop long. Ah ! j'ai eu de cruelles déceptions et souvent je me suis sentie bien découragée. Hier encore je demandais si je ne devais pas renoncer à tout espoir, lorsque Georges Raynal prononça votre nom. Je l'interrogeai vivement et ses réponses ne me laissèrent aucun doute. J'avais enfin retrouvé l'enfant que je cherchais depuis si longtemps, le petit-fils du docteur Grandier. Aussitôt mon cœur fut inondé d'une joie immense.

—Le soir même, je me mis en route, et ce matin j'étais à Paris. Ah ! monsieur Maurice, je frémis en pensant que je pouvais arriver trop tard !... Mais Dieu veillait sur vous, il vous protégeait contre vous-même ; qu'il soit à jamais loué et béni !

—Je ne vous ai pas dit encore mon nom, continua-t-elle ; je m'appelle Manette Biron. Vous vous demandez, sans doute, pourquoi depuis longtemps je n'ai pas renoncé à vous chercher ? Vous le saurez en apprenant quelle mission m'a été confiée par le docteur Grandier.

—Je vous apporte l'espoir que vous n'aviez plus, la force et le courage que vous aviez perdus... Tout à l'heure vous étiez un des nombreux vaincus de la lutte contre la destinée, je vous apporte le triomphe. Vous aviez des illusions, elles se sont envolées ; je vais les remplacer par la réalité. Monsieur Maurice Vermont, vous êtes pauvre, je vous apporte la richesse !

Le jeune homme la regardait avec une sorte de stupeur. Il se demandait si vraiment il n'avait pas affaire à une pauvre insensée

Manette vit bien qu'il n'était guère convaincu.

—Mes paroles vous semblent étranges, reprit-elle en souriant, vous vous dites probablement que je suis bien vieille, bien chétive, bien peu de chose pour donner tout ce que je vous promets. Monsieur Maurice, ne voyez ni ma personne, ni mon costume, vous n'avez qu'à m'écouter.

—Depuis que je suis revenue en France, je suis restée dépositaire de votre fortune ; vous saurez bientôt comment j'ai cru devoir la gérer. Mon notaire, qui va devenir le vôtre, vous présentera mes comptes de gérance et j'espère que vous les approuverez. La plus grosse partie de votre fortune est en titres divers, valeurs industrielles et rentes sur l'Etat, déposés à la banque de France. J'ai aussi fait acheter pour vous, — et vous en deviendrez propriétaire par un acte de rétrocession, — trois belles fermes d'un excellent rapport, dont deux dépendent du domaine de Salerne. — Vous avez là un château avec un grand parc et des bois où vous pourrez vous donner le plaisir de la chasse, car le gibier y est abondant.

—Mais c'est donc vrai, tout ce que vous me dites ? s'écria le jeune homme complètement ébloui et d'une voix haletante.

—Rien n'est plus réel, monsieur Maurice.

—Ainsi, ce n'est pas un rêve que je fais, ce n'est pas une épreuve à laquelle vous voulez me soumettre, je ne sais dans quel but ?...

—Les jours d'épreuve sont passés, répondit Manette avec un doux sourire.

—Non, non, murmura Maurice, je ne puis croire cela : c'est une histoire des *Mille et une Nuits*.

—Vraiment, fit Manette en riant, il y a de la ressemblance ; mais vous n'ignorez pas, monsieur Maurice, que l'Inde est cette contrée merveilleuse où l'on crée les contes arabes.

—Vous m'excuserez d'avoir eu l'air de douter ; tout cela est tellement extraordinaire, je m'attendais si peu !... Mais vous êtes donc un bon génie, une fée ?

—Oui, répondit-elle très émue, pour vous, Maurice, mon cher enfant, et pour tous ceux que vous aimez, je veux être un bon génie, une fée, comme vous dites.

—Enfin c'est la vérité, ces fermes, ce château... —Tout cela existe. En ce moment, d'après les ordres que j'ai donnés, on se prépare à vous recevoir au château. Comme rien ne peut vous retenir à Paris, demain nous serons à Salerne. Je ne puis vous dire exactement quel est le chiffre de votre fortune ; mais vous êtes six ou sept fois million-

—Six, sept millions ! exclama Maurice.

Manette se leva.

—Allons, Maurice, dit-elle, venez.

—Vous m'emenez donc ?

—Sans doute, ne devons nous pas être demain à Salerne ?

Un moment de silence succéda à ces paroles. Le regard de Maurice errait autour de la chambre comme s'il eût cherché quelque chose. Peut-être pensait-il à Georgette.

—Si vous avez quelque chose ici que vous désirez emporter, reprit Manette, prenez-le tout de suite, car vous n'aurez pas le temps de revenir. Nous n'avons que le temps nécessaire pour la visite que nous devons au notaire et vous acheter plusieurs choses qui vous sont indispensables.

—Je suis prêt à vous suivre, dit Maurice, en prenant son chapeau.

Et il jeta un dernier regard sur son pauvre mobilier.

—Oh ! vous pouvez l'abandonner sans regret, lui dit Manette avec un bon sourire ; vous en trouverez d'autres qui vous feront facilement oublier celui-ci. Mais ne perdons plus une minute, partons, continua-t-elle ; vous allez fermer votre chambre et vous remettrez la clef à votre concierge.

Un instant après, la vieille Manette et Maurice Vermont descendaient rapidement vers le centre de la ville, dans un coupé de remise.

XII

Si Manette Biron avait pu se douter qu'en restant une heure de plus dans la chambre de Maurice elle aurait retrouvé Georgette, elle eût été moins pressée de courir chez son notaire et de reprendre le chemin des Ardennes. Mais il y a des événements qu'une implacable fatalité semble diriger.

Hélas ! ce que la rebouteuse des Huttes avait prédit sept ans auparavant devait s'accomplir. Elle avait dit :

—Tu seras soumise aux plus cruelles épreuves ; c'est par le cœur que tu souffriras ; il sera meurtri, déchiré, désespéré... Tu seras trahi, abandonné ; tu verseras toutes les larmes de tes yeux !

Le malheur allait fondre sur Georgette et la frapper de ses coups les plus terribles.

Bien qu'elle ne fût pas encore remise de son indisposition et qu'elle se sentit toujours très faible, voulant à tout prix voir Maurice, Georgette sortit de chez Albertine un peu avant midi pour se rendre à Montmartre. Elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait trop préjugé de ses forces. Mais elle s'était dit : j'irai, et elle demanda à sa volonté de soutenir sa faiblesse. Toutefois, elle marcha lentement, avec peine, et fut obligée, souvent, de se reposer sur les bancs du boulevard.

Il était plus de deux heures lorsqu'elle arriva enfin rue Durantin.

—Si Maurice n'est pas chez lui, pensait-elle, je monterai tout de même dans sa chambre et je me reposerai en l'attendant.

Elle entra chez la concierge. Celle-ci ne put retenir une exclamation en la voyant.

—Mon Dieu, dit-elle, comme vous êtes changée, mademoiselle ! Vous êtes malade bien sûr !

—Hier et toute la nuit j'ai été très souffrante, répondit Georgette ; maintenant je me sens mieux.

—On ne le dirait pas, car vous vous soutenez à peine. Tenez, voilà une chaise, asseyez-vous.

—Merci, dit Georgette, se laissant tomber sur le siège ; c'est une grande faiblesse dans les jambes.

M. Maurice est-il chez lui ?

—Si vous étiez arrivée une heure plus tôt vous l'auriez trouvé. Il est sorti avec une vieille dame qui est venue le demander. Hier, toute la journée et une partie de la nuit, il vous a attendue : je vous assure qu'il était très inquiet, le pauvre garçon !

—Il est bien sorti vingt fois, et il ne s'écoula pas une demi-heure sans qu'il reparût pour me demander si vous étiez venue en son absence.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois reçoit gratuitement tout ce qui a paru du présent leton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.